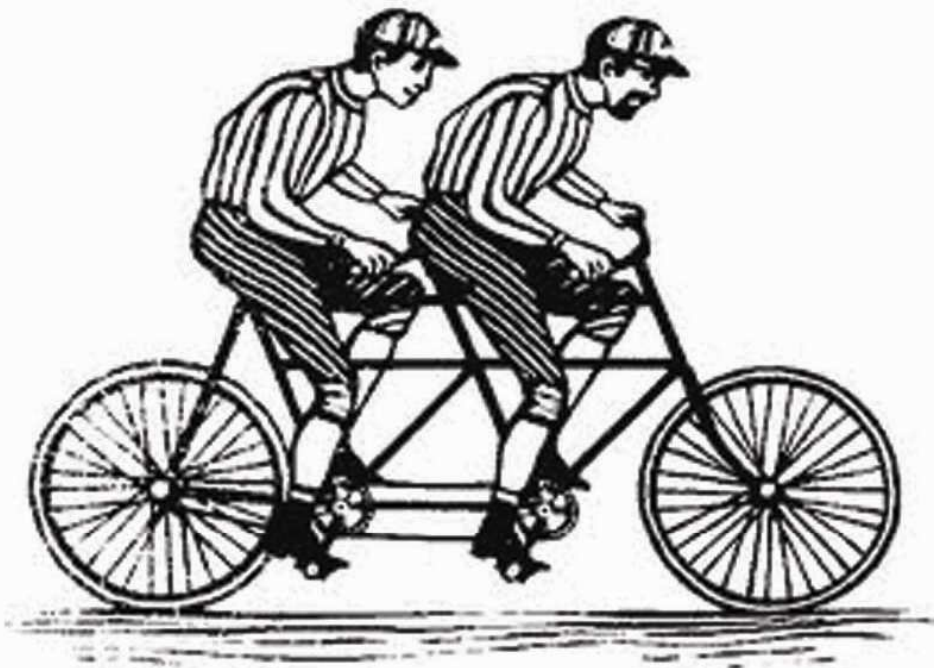


fêlures et courbatures

*Lecture pour deux têtes et quatre jambes.
Voix : Dominique Chénet, Patrice Lattanzi*



*« Cyclistes, fortifiez vos jambes ; mangez des œufs mollets »
Pierre Dac*

« Les écrivains de tout temps ont été attirés par la boxe. Son charme le plus immédiat est celui du spectacle muet, dépourvu de langage, qui oblige les autres à le définir, le célébrer, le compléter. Comme toutes les actions humaines extrêmes la boxe n'excite pas seulement l'imagination de l'écrivain, mais aussi son besoin de témoigner. Avant les films et les enregistrements vidéo, ce sentiment dut être particulièrement aigu. (Imaginez un sport le plus souvent illégal, dont les matchs les plus renommés furent disputés sur des péniches, dans des îles, des territoires interdits entre les États, faisant courir aux participants et aux spectateurs le risque d'être arrêtés : quelle passion !) Sur le ring et ailleurs les boxeurs se sont souvent révélés être des personnages dans le sens littéraire du mot. Des fictions extravagantes sans structure pour les contenir ».

Joyce Carol Oates, *De la boxe*.

Lorsque nous regardons un peu au-delà des notions de performance ou de résultat, nous constatons que le monde du sport s'apparente bien souvent à un formidable théâtre. A travers ses protagonistes (athlètes, entraîneurs, médecins, supporters, chroniqueurs...), ses espaces d'expressions (stades, gymnases, courts, parquets, rings, pistes, routes...), ses intrigues (rivalités, tricheries, dopage, montages financiers douteux...), ses drames et sa comédie, le grand spectacle du sport révèle et traduit à sa manière les traits permanents de la nature humaine. Il investit en profondeur la vie sociale, rendant tout un chacun acteur ou spectateur et nous fait osciller entre pratique, discours élogieux... ou vision désenchantée.

Le « phénomène sportif » ne pouvait donc laisser indifférents auteurs et écrivains et certains d'entre eux, toutes nationalités et domaines confondus, ont ainsi largement empruntés au sport trames, personnages, décors et sentiments. Les approches étant, comme il se doit en matière de littérature, très diverses, nous ferons le choix pour cette « mise en voix » de privilégier les paroles et les mots les plus à même d'apporter une vision atypique et inattendue de l'univers du sport... Ceux qui feront la part belle à la singularité, à la fantaisie, à l'humour, mais aussi à l'intime et à l'émotion. Et à l'instar de *Joyce Carol Oates*, *Paul Fournel*, *Eduardo Galeano*... nous nous efforcerons d'exprimer, à notre manière, ces fragments d'humanité fragile qui, bien que dissimulés par les muscles et la sueur du sportif, arrivent à surgir, parfois, d'un recoin de sa tête ou du fond de son cœur.

Cœur d'Art & Co, décembre 2011.

Terrible
Boxeur
Boxant avec
ses souve-
nirs et ses
mille des-
sins

Auteurs et textes

(Liste non exhaustive, choix et recherche en cours)

Jean-Noël Blanc

« *La légende des cycles* » Le castor astral - 2003 (Quorum, 1996)

« *Le grand braquet* » l'Archipel - 2003

Antoine Blondin

« *Sur le tour de France* » Mazarine – 1979

« *Pensées et libres propos* » (Jacques Augendre - l'Equipe - 2005)

François De Cornière

« *La surface de réparation* » Le castor astral - 1998

Paul Fournel

« *Les athlètes dans leur tête* » Ramsay – 1989

« *Méli-Vélo* » Seuil - 2008

Philippe Fusaro

« *Le colosse d'argile* » La fosse aux ours - 2004

Eduardo Galeano

« *Le football, ombre et lumière* » Climats - 1998

Hernàn Rivera Letelier

« *Le virtuose* » Métailié - 2008

Jeannie Longo

« *Jeannie par Longo* » Cherche midi - 2010

Haruki Murakami

« *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* » Belfond - 2009

Joyce Carol Oates

« *De la boxe* » Stock - 1988

Denis Robert

« *Le milieu du terrain* » Les arènes – 2006

Antoine Blondin, « *Pensées et libres propos* » :

Les affaires de dopage suggèrent cette question : peut-on être premier dans un état second ?

Jean-Noël Blanc, « *La légende des cycles* » :

AVEUX

Une *sortie* : voilà comment les cyclistes nomment une balade à vélo. D'un mot, c'est avouer l'enjeu.

On sait par ailleurs que, dans une course, le plus beau est toujours l'*échappée*. Pas besoin de presser longuement ce mot pour lui faire exprimer tout ce qu'il veut dire.

Le vélo est toujours une question de roue libre.

BRIÈVETÉ

J'aime les sorties courtes. Cinquante à quatre-vingts kilomètres font parfaitement mon affaire. Question de temps disponible. Question de goût aussi.

Je sais que de pareilles mœurs nuisent à l'endurance et au travail foncier. Il faudrait doubler mes distances.

J'y répugne. Je préfère les courses vives. Deux heures, trois heures, tout est dit. Après viennent d'autres occupations.

Ecrire par exemple. J'aime écrire des nouvelles et des textes brefs. Avec des phrases de longueur réduite.

Il doit y avoir une parenté.

FÊTES (notes prises sur le vif)

Vélo ce matin après un mois d'abstinence. Ciel pur, cœur aussi. Grand lavage d'âme, en dépit de ma peine à grimper. Malgré cette peine, fête : célébrer mes retrouvailles avec mon corps.

HUMANISME (notes prises sur le vif)

Fin d'après-midi. Automne. Le plateau, à 1000 mètres d'altitude. Soleil silence, douceurs : petits bonheurs du jour sur le vélo, entre les prés, à côté des vaches. Heure calme.

Apaisement.

Machine, prés, vaches : voilà ce qui me réconcilie, certains jours, avec les hommes.

Le vélo est un humanisme.

Paul Fournel, « *Méli-Vélo* » :

VELOCIPÈDE

« Moitié roue et moitié cerveau,
Voici l'homme-vélocipède.
Il va, plus docile qu'un veau,
Moitié roue et moitié cerveau.
Il se rit, animal nouveau,
De Buffon et de Lacépède !
Moitié roue et moitié cerveau,
Voici l'homme-vélocipède »
Théodore de Banville, « *Le vélocipède* ».

Paul Fournel, « *Les athlètes dans leur tête* » :

LANCEUR

Je fais un sport imbécile et je le pratique bêtement. Dépisté à l'âge de sept ans parce que tous mes copains (et toutes mes copines, hélas) m'appelaient le gros, parce que j'avais une tête de plus que le géant de la classe, parce que je n'ai jamais pu me glisser dans l'espace réglementaire entre le banc et le bureau, parce que j'ai des bras de singe, des mains de battoir, des genoux comme des troncs et un visage taillé au chalumeau.

J'ai vingt-six ans, je lance donc depuis dix-neuf ans et je suis le plus marteau d'Europe depuis cinq ans. Je ne serai jamais le plus marteau du monde à cause d'un Américain.

Pour cette boule de fonte de 7,26 kg au bout de son câble de 1,19 m, je travaille, je tourne en rond dans ma cage, sans illusion : peut-on vraiment être un écureuil de 126 kg ? Je porte des genouillères, des coudières, des chevillières, une ceinture de force, j'use des dizaines de semelles Adidas (et on me donne 15 000 francs par mois pour le faire). Je suis conforme à ce qu'on attend de moi et je craque de partout. Pour cette boule, je prends des anabolisants, des amphétamines et j'ai honte. Je m'arrache les tendons. Je m'humilie en pissant devant des nains en blouse blanche qui me discréditent et que l'on discrédite quelques jours plus tard en me remettant dans un circuit que je n'ai jamais quitté... Au fil de ma carrière, j'ai vu la cage monter, la porte frontale se réduire, notre isolement augmenter, à cause de cette fâcheuse manie qu'avaient prise certains d'entre nous de lâcher leur engin dans le public.

Je tourne de plus en plus vite sur moi-même, ce qui m'occasionne un léger vertige et me coupe encore plus du monde. Un balancier du marteau, un tour pour mettre tout en branle, un second, un troisième, un quatrième pour accélérer et un cinquième pour lancer. Je suis éccœuré. Au moment où je pousse mon petit « han » final, celui du devoir accompli, j'ai pris l'habitude de baisser les yeux. Je ne peux plus supporter l'idée de regarder l'endroit où mon marteau va tomber. Cette motte de terre soulevée me lève le cœur. Au moment où j'ouvre ma main gantée, où je subis la torsion maximale dans mon genou droit, je peux dire à cinq centimètres près où va tomber l'engin et je ne veux plus voir ça. J'ai l'impression que si j'avais balancé toutes ces tonnes de fonte dans l'eau, j'aurais, au moins fait des ronds. (...)

Hernan Rivera Letelier, « Le virtuose » :

Me voici, aimables auditeurs, chers patients, fidèle public du désert, me voici debout au milieu du terrain fraîchement tracé, et il est beau, le bougre, je peux vous le dire, avec ses filets derrière les buts, ses drapeaux flottant sur le toit de la tribune et ses poteaux de corner, oui, drôlement beau mon terrain tracé avec du salpêtre, oui, mes chers auditeurs, aucun stade du monde ne peut se vanter d'avoir des lignes aussi blanches, aussi fulgurantes car le salpêtre est plus blanc que la chaux, plus blanc que le lait, plus blanc même que la neige de la cordillère des Andes, plus blanc que mes putains de ganglions lymphatiques ! Veuillez excuser mon émotion, chers auditeurs, mais je ne sais plus quoi vous dire : il est si beau ce terrain où dans quelques heures se déroulera le dernier match entre Coya Sur et Maria Elena. Après quoi, le vent l'effacera et il redeviendra un désert, une friche, une aridité infernale, voilà pourquoi l'émotion me ramollit les os, mesdames et messieurs, car sur ce terrain, aujourd'hui, dans quelques heures, va se jouer la partie la plus importante à nos yeux, voilà pourquoi je suis là pour vous, face au campement, le regard fixé sur ses rues, sur ses maisons qui ont déjà l'air d'un mirage, comme si on les avait démolies, comme si elles n'existaient déjà plus. Je peux voir d'ici le passage Caupolican où habitent les célibataires et où, seulement de temps en temps et de loin en loin, se pointe une petite pute du port, à la grande joie du vieux Tiroyo, ce pot de colle aussi tenace qu'une verrue qui se vante ensuite de les faire beugler de plaisir ; je peux voir d'ici la cime des arbres de la place Ronde, ces faux poivriers et ces caroubiers à l'ombre desquels les blousons noirs vont peloter les filles, je peux voir d'ici la tour de l'horloge du magasin d'alimentation dont les aiguilles commencent à indiquer l'heure du souvenir, l'heure des adieux, l'heure de notre mort, phénylalanine hydrolase et pustule maligne ! L'heure où tout cela ne sera plus qu'un erg caillouteux, un chaudron de l'enfer, un paysage désolé où, un jour, les archéologues du futur viendront fouiller comme des chiens et découvriront qu'ici il y avait une vie, une histoire, qu'ici avait vécu et travaillé pour vous le plus grand reporter sportif de tous les temps, le grand Farfan le Moko qui, en ce moment, pleure d'avance, la disparition de notre chère salpêtrière ; oui, aimables auditeurs, excusez mon émotion mais je ne suis pas de bois, je suis de Coya Sur « d'âme, de cœur et de vie » comme dit la chanson, et on est de Coya Sur jusque dans ses streptocoques ; pas facile de quitter les lieux où on a connu ses meilleurs amis, où on a commencé les parties de foot et de « Pichangas » les plus spectaculaires du désert mais, je vous le dis, avant qu'on nous foute tous dehors, avant de disparaître de la carte, avant de n'être plus qu'un souvenir, nous avons le devoir moral, social et hippocratique de battre les Bouffeterre dans cette dernière empoignade ; voilà pourquoi je suis là, chers auditeurs, avec mon enthousiasme habituel et l'aimable soutien de la fabrique de glace de Thompson le Déplumé, « les glaces qui ne tuent pas la chaleur mais lui en fichent un bon coup », sans oublier l'aide précieuse du Rancho Huachipato « où on fait les cons quand on est bien rond » du bazar de Moya le Sourd « où quand vous demandez un œuf, on vous propose un bœuf » ; je suis là, mesdames et messieurs, à attendre l'arrivée du bus de l'équipe invitée, à attendre quatre heures de l'après midi, l'heure où l'homme en noir sifflera le coup d'envoi (l'arbitre venu du campement Pedro de Valdivia est un papuleux aux cheveux blancs, un rouleur de mécaniques plus impressionnant que la varicelle), je suis là, chers patients, à attendre le dernier match contre les Bouffeterre et, cette fois, on va les battre, on va leur foutre la pile, leur botter l'œillet du sacrum par-dessus le marché, je vous le jure sur la glande parotide de l'Enfant Jésus.

Haruki Murakami, « *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* » :

Progressivement, différentes parties de mon corps, chacune à tour de rôle, se sont mises à me faire souffrir. D'abord, la douleur a atteint ma cuisse droite, puis elle s'est transportée au genou droit, puis à ma cuisse gauche, etc. Les parties respectives de mon corps, successivement, se sont dressées l'une après l'autre pour se plaindre de leur souffrance. Elles ont hurlé, protesté, récriminé fortement et m'ont fait comprendre qu'elles n'avaient pas l'intention de continuer à fonctionner. Ce concert de plaintes était excusable car elles ignoraient l'expérience d'une course de cent kilomètres. Oui, je les comprenais bien. Pourtant, tout ce que je leur demandais, c'était de se taire et de continuer. Comme Danton et Robespierre tentant, à force d'éloquence, de persuader les tribunaux révolutionnaires enfiévrés et hostiles, j'ai essayé de parlementer avec les parties de mon corps, de les amener à se montrer un peu plus coopératives. Je les ai encouragées, les ai piquées au vif, flattées, grondées, stimulées. « Allez, les amies, encore un peu d'efforts ! Vous allez y arriver, il vous suffit d'avoir du courage ! » Mais si l'on y réfléchit – et moi, j'y réfléchissais – Danton et Robespierre ont fini décapités, n'est-ce pas ?

Finalement, j'ai serré les dents et réussi, dans un état d'extrême douleur, à avaler ces vingt kilomètres de plus. J'avais usé et abusé de tous les moyens à ma disposition.

« Je ne suis pas un homme. Juste un rouage d'une machine. Une machine, ça ne ressent rien. Donc tu continues, c'est tout. »

Eduardo Galeano, « *Le football, ombre et lumière* » :

LE BUT

Le but est l'orgasme du football. Comme l'orgasme, le but est de moins en moins fréquent dans la vie moderne.

Il y a cinquante ans, il était rare qu'un match se termine sans but : 0 à 0, deux bouches ouvertes, deux bâillements. Aujourd'hui, les onze joueurs passent toute la partie suspendus à la barre transversale, et se consacrant à éviter de prendre des buts, ils n'ont pas le temps d'en marquer.

L'enthousiasme qui se déchaîne chaque fois que la balle blanche secoue les filets, peut sembler un mystère ou une folie, mais il ne faut pas oublier que le miracle est rare. Le but, même si c'est un but de rien du tout, est toujours un buuuuuuuuuuuuuuuuuuuuuut dans la gorge des reporters radio, un ut de poitrine capable de rendre Caruso à tout jamais muet, et la foule délire, et le stade, oubliant qu'il est de ciment, décolle du sol et s'élève dans les airs.



Mémoire et identité

Au cours de ces dernières années, Dominique Chenet et Patrice Lattanzi se sont attachés, dans divers cadres et avec différents partenaires, à développer des projets alliant mémoire(s) et identité(s) locale(s) :

2002 :

« **À l'intérieur d'une mine de Charbon** » de Stephen Crane - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

2003 :

« **Un p'tit trou dans le paysage** » de François Chanal - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

2004 :

« **Bons baisers de Couriot** » de Maurice Bedoin - Musée de la Mine de Saint-Etienne.

« **Un p'tit trou dans le paysage** » de François Chanal - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre (Reprise en partenariat avec le CAN).

« **Centenaire de la Bourse du Travail** » Cie Babel / Archives municipales / Médiathèque de Saint-Etienne.

2005 :

« **Saint-Etienne et le théâtre** » Cie Babel / Archives municipales / Comédie de Saint-Etienne

« **Expo Giron Frères** » (Enregistrement d'archives) Cie Babel / Archives départementales / Musée d'art et d'Industrie.

« **La Mine aux enfants** » (Atelier Théâtre) - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre / Centres de loisirs de Montreynaud et Michelet.

2006 :

« **Canto Blues** » de Stefano Moscato - Musée de la Mine de Saint-Etienne / GRAC.

« **Un fils de Constantine** » de Albert-Paul et Dominique Lentin - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Festival des musiques innovatrices.

2007 :

« **Mine mode d'emploi** » de Dominique Chenet, Patrice Lattanzi, Roland Bouilly - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

« **Séverine, mémoires d'habitants** » Textes de François Chanal - Ville de Saint-Etienne / Cœur d'artichaut Théâtre.

2008 :

« **La nuit des friches** » de Franck Pavloff - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Cie Cœur d'Art & Co.

2009 :

« **La Rivière, une traversée sensible** » Centre Social de La Rivière et les habitants du quartier / François Chanal / Cie Cœur d'Art & Co.

2010 / 2011 :

« **Bleu noir** » et « **Attention Travail** » (textes d'écrivains ouvriers). De et avec Françoise Basset, Dominique Chenet, Patrice Lattanzi - Musée de la Mine de Saint-Etienne / Réseau « Textes à dire » / Cie Cœur d'Art & Co.

Coeur d'Art & Co

13, rue Babeuf

42100 Saint-Etienne

Tél. : 04 77 38 16 28

email : coeurdart-co@club-internet.fr

www.coeurdartnco.fr